

Il faut sauver les palmiers du midi de la France

Figaro 23/10/15

RECHERCHE Deux parasites ravageurs déciment les arbres emblématiques de la côte. Plusieurs méthodes de lutte sont expérimentées.



Palmiers Washingtonia, dans les jardins de la villa Marie, à Fréjus.

JEAN LUC MOREAU / LE FIGARO MAGAZINE

MARC MENNESSIER
@MarcMennessier

Imaginez la promenade des Anglais sans ses légendaires palmiers ! Et, au-delà, l'ensemble de l'arc méditerranéen, de Nice à Perpignan, privé de ces arbres majestueux, synonymes de vacances et de soleil. Ce scénario catastrophe n'est pourtant pas dénué de tout fondement depuis que deux parasites, importés accidentellement de contrées lointaines, les dévorent jusqu'au trognon. Les ennuis ont commencé dans les années 1990 avec l'arrivée d'un beau et grand papillon (*Paysandisia archon*) sud-américain dont la chenille s'attaque à quasiment tous les palmiers du sud de la France, principalement le palmier nain (*Chamaerops humilis*), le palmier de Chine (*Trachycarpus fortunei*) ou encore le dattier des Canaries (*Phoenix canariensis*).

Mais le pire était à venir. Signalé pour la première fois en octobre 2006 sur la commune de Sanary (Var), le charançon rouge (*Rhynchophorus ferrugineus*), originaire de l'île de Bornéo, s'est répandu comme une traînée de poudre. La prolifération de ce « tueur de palmiers », bien supérieure à celle du papillon, est stupéfiante. Selon Hervé Pietra, responsable de l'association Sauvons nos palmiers que ce banquier retraité a fondé en 2012 et qui compte aujourd'hui 313 adhérents, plus de la moitié des palmiers du Var ont dis-

paru. Les scientifiques du projet « Palm Protect » estimaient, il y a deux ans, que 150 000 arbres avaient succombé, en Europe, aux attaques combinées des deux ravageurs.

« C'est une catastrophe, confie Hervé Pietra. Le charançon s'en prend principalement à *Phoenix canariensis*, le palmier emblématique de notre région, dont la valeur patrimoniale, mais aussi économique, avec le tourisme, est inestimable. » Les larves, jaune crème et dodues de ce gros coléoptère, creusent, après avoir attaqué les jeunes feuilles et le bourgeon terminal, tout un réseau de galeries dans le cœur du tronc (ou stipe). « S'ils ne sont pas traités, les arbres meurent six mois après l'apparition des premiers symptômes », poursuit-il.

Plusieurs méthodes de lutte sont disponibles, mais « aucune n'apporte, pour l'instant, de solution définitive » explique au Figaro, un expert du ministère de l'Agriculture. Seul point commun : elles sont hors de prix. Le coût de la protection contre le charançon varie entre 600 et 1000 euros par arbre et par an ! L'application à 8 ou 10 reprises, de mars à novembre, de l'insecticide chimique Confidor ou d'un produit bio à base de nématodes (des vers microscopiques qui tuent les larves) qu'il faut pulvériser au moyen d'un camion-nacelle sur le bourgeon terminal perché parfois à 20 mètres de haut, explique ce montant astronomique. Résultat : bien qu'un décret rende la lutte obligatoire depuis 2010, beaucoup

de propriétaires privés préfèrent ne pas intervenir. Sans forcément réaliser que le coût de l'abattage - obligatoire - d'un arbre mort varie entre 2000 et 3000 euros selon sa hauteur...

Une injection annuelle

Autre difficulté : les nématodes ne supportant pas la sécheresse, deux applications de Confidor sont nécessaires en juillet et août pour prendre le relais. Malheureusement, beaucoup de particuliers mais aussi de communes, font l'impasse sur ces traitements « chimiques », de sorte que les palmiers se retrouvent sans protection pendant l'été à un moment où l'insecte est très actif.

Le salut pourrait venir d'une nouvelle stratégie mise au point par la firme chimique Syngenta. Elle consiste à injecter, une fois par an, un insecticide (le benzoate d'émamectine commercialisé sous la marque Revive) à la base et dans le cœur du stipe afin d'atteindre les vaisseaux de sève montante et toucher ainsi les larves. Le coût, compris entre 144 et 256 euros par arbre et par an, main-d'œuvre comprise (le produit ne peut être appliqué que par un professionnel agréé), rend cette solution nettement plus abordable que les deux autres méthodes. Une différence qui s'explique par le fait qu'une seule application est nécessaire et qu'il n'y a pas besoin d'atteindre le haut de l'arbre. S'il est encore trop tôt pour juger de l'efficacité (la seconde campagne de traitement n'est pas encore

terminée), les premiers résultats sont encourageants : « sur 5 400 arbres traités en 2014, le taux de réussite est de 99 % » assure une porte-parole de Syngenta. Cette année, des communes comme Hyères, Saint-Raphaël, Fréjus ou Ajaccio ont opté pour cette méthode. Reste qu'il est difficile d'évaluer ses effets à long terme. « Les perforations répétées du stipe au fil des années peuvent servir de porte d'entrée à des maladies et entraîner la pourriture de l'arbre » tempère-t-on au ministère de l'Agriculture.

Une autre méthode 100 % bio cette fois est en cours d'homologation. Développée par la firme Arysta LifeScience, elle consiste à appliquer 4 fois par an un champignon (*Beauveria bassiana*) capable de tuer spécifiquement les larves du charançon. Un avantage certain par rapport aux nématodes, qui nécessitent dix traitements tout en étant nocifs pour tous les insectes, abeilles comprises. Selon Samantha Besse, responsable scientifique de ce programme au sein de la société, une expérimentation menée depuis cinq ans sur la commune d'Hyères a permis de protéger les palmiers à 90 %. Affaire à suivre. ■

+ SUR LE WEB

» Comment protéger son jardin contre les taupes ?

» Mettez un « hérissin » dans votre gouttière

www.lefigaro.fr/jardin